

La Maison

Les premiers rayons ne taillaient pas encore dans l'ombre pâle du matin. Quelques oiseaux à peine posaient timidement leurs premiers couplets. Avec les bruits naissants du jardin ils se glissaient sous les contrevents jusqu'à l'abri de mes draps, prenant leur place dans ma mémoire des lieux. Ils me rejoignaient dans une nuit d'été sous l'enveloppe légère des saules, empruntaient l'allée où les feuilles des charmes et les pétales de roses accumulés dispensaient selon la saison une odeur sèche de poussière ou des arômes puissants de fleurs séchées ou d'humus, ils s'étendaient enfin sur la plage minuscule aux bords de cet étang noir entouré d'une gaze verte de lentilles d'eau. Dans la fragilité du petit matin je les accueillais, avec d'autant plus de ferveur que dans quelques jours je quitterais ces lieux.

Nous devions à mon père une vie de nomades où j'avais acquis à force de vagabondages et d'ennui l'impression de changements dérisoires. Au fond, peu m'importait la ville ou la demeure. De l'une à l'autre je m'attachais sans passion. Ce sentiment d'immobilité qui m'accompagnait m'empêchait d'identifier un port, un abri, où j'eusse un jour l'envie de revenir. Seuls les jardins me retenaient ou m'offraient des désirs d'inconnu. Ces dernières années ils m'attendaient comme autant de terres inexplorées que j'envahissais dans une expédition ancienne. De cette errance eux seuls demeuraient. A chaque étape ils m'absorbaient et d'un lieu à l'autre infusaient dans ma mémoire.

Où que j'aie plus tard, pensais-je, les parfums de miel des pelouses sauvages, ou l'arôme sucré des chèvrefeuilles, se mêleraient à l'odeur des pierres chaudes ou des fruits pourrissants. Le vol des bourdons au printemps vibrerait avec le froissement des filets d'eau sur les ruines moussues d'un bassin. J'entendrais encore au loin le passage étouffé du train qui rendait plus sonore à mon

La Maison

approche la fuite des lézards dans les feuilles sèches ou le claquement sec des gousses de genêts au plein cœur de l'été, et plus irritant le crissement des graviers sous les pas de ma mère.

La « *Maison Debottée et Fils -Biscuits, Bonbons et Friandises. Tradition pâtissière depuis 1845. Gros et demi-gros* », était une grande société de pâtisserie industrielle installée en Picardie. Mon père aux abords de la quarantaine y supervisait les voyageurs de commerce en charge de la diffusion des produits dans le quart nord-ouest de la France. Avec la foi ardente du randonneur approchant du sommet, il espérait rejoindre un jour le siège de la maison mère. Il ne comptait pour ça ni les soirées de formation ni les heures supplémentaires. Avec obstination il s'était forgé une idée simple du monde. Ma mère en était un hémisphère. L'autre se composait de biscuits, de gaufrettes à devises, de valises en carton bouilli imitation croco, et de ceux qui les portaient. Et tout au pôle, côté gaufrettes, l'attendait la direction du service commercial pour laquelle il acceptait toutes les mutations qui pouvaient l'en rapprocher. Dans cette géographie limitée ma place sur les cartes restait incertaine.

L'annonce de ces changements obéissait à un rituel immuable. Il se mettait beau pour l'occasion. Une noix de brillantine sur les cheveux et le costume prince-de-galles qu'il réservait habituellement pour les rendez-vous au siège. Puis, pour nous, revivait avec une certaine solennité son entretien de promotion. Insistant sur la haute valeur professionnelle et morale qu'exigeaient ces nouvelles fonctions, il nous expliquait pourquoi il pensait être le seul à pouvoir faire face aux enjeux. Tout refus était impossible. Non. D'autant plus que, il s'était abstenu jusqu'alors de nous en parler, au cas où, et pour ne pas... vous comprenez... rien n'était alors moins sûr... enfin vous savez les fausses espérances... mais cette étape était prévue dans son projet de carrière qui le rapprocherait du Saint-Graal des VRP... et gnagnagna, bref, nous n'avions pas le choix.

L'enthousiasme le gagnait et le ton cérémonieux laissait place assez vite à un registre assez ému quand il détaillait ses nouvelles responsabilités, se flattant de la confiance dont manifestement la

La Maison

« *Maison Debottée* » l'honorait. Il s'asseyait sur l'accoudoir d'un des fauteuils du salon jambes croisées, nous prenions place de part et d'autre dans les fauteuils restants. Maintenant bien à son aise il déroulait devant nous sa marche triomphale et assurait notre foi dans la fin toute prochaine de notre long exode sur la route parfumée des biscuits et friandises. Il ne nous regardait plus, mais il avait du mal à cacher sa satisfaction d'avoir conduit son petit cheval un peu plus près du pôle gaufrettes.

Ces communiqués prenaient toujours un caractère exceptionnel. « L'honneur...la reconnaissance...vous voyez bien, c'est la direction commerciale... ah, après ça, ah oui ! Oui, après ça c'est sûr... ou à coup sûr c'est pour bientôt... la fin de cet exode...le travail accompli ». Tout cela c'était au fonds un peu une affaire de famille et nous devions recevoir notre part d'honneur et de reconnaissance. « Sans vous...pour vous...avec vous ... nous tous ». Alors, pour marquer le coup il ramenait en abondance les échantillons des nouveaux produits dont il aurait la charge de superviser les ventes.

Ces soirs-là je me gavais donc de gâteaux farcis d'une pastille collante verte ou rouge, de sablés à la noix de coco, de gaufrettes avec aphorismes imprimés, de bonbons mous aux parfums exotiques, et je coinçais entre mes lèvres des cigarettes en chocolat imitation bout filtre. Le papier qui se fixait à la langue, m'obligeait à en recracher des débris comme des brins de tabac, dans la plus parfaite simulation des fumeurs.

Ces orgies sucrées transportaient mes parents. Dans une délicieuse euphorie, sa main épousant de plus en plus la taille de ma mère, mon père s'était défait de sa veste prince-de-galles sentant qu'une longue et douce nuit s'annonçait. Une nuit « *Debottée* », comme il les appelait. Pour mon plus grand bonheur je ne comptais plus. Depuis son annonce, je ne rêvais qu'à la *terra incognita* qui m'attendait derrière les portes au fond de sombres corridors, au tournant des allées nouvelles que je remonterais. Je me fichais de son ascension sociale comme de ma première tête-de-nègre ou de

La Maison

mon premier congolais « *Debottée et Fils* ». La tête dans les buissons futurs je passais le reste de la soirée à tirer sur mes clopes en chocolat.

Ma mère elle aussi se glissait d'une propriété à l'autre. L'impression de n'en quitter aucune ne la quittait pas, caparaçonnée par ce savoir-vivre des grandes familles qui se transmettait dans son milieu comme un patrimoine, par-delà les générations et la ruine des maisons. L'incompétence de son père et son obstination à confondre la puissance et ses appareils, avaient contribué avec un certain succès à celle de la « *Maison des Fils du Nord - Lin, Coton, Chanvre, Dentelle et Passementerie* », une petite dynastie régionale du textile.

Pour « La Maison », comme l'appelait toujours ma mère, le mariage de la dernière héritière avec un représentant de commerce avait tenu de la ruine morale. La déchéance sociale était venue achever le déclin industriel et financier de la société. A chaque fois que « La Maison » avait caressé l'espoir d'une union fructueuse au redressement de l'entreprise, à chaque candidature d'un notable fortuné, à toutes les avances de jeunes prétendants attachés à des banques amies, l'héritière de la dynastie, l'ultime espérance d'une alliance profitable aux « *Fils du Nord* » s'était enfermée dans un refus buté.

En quelques mois elle avait tout envoyé en l'air, elle y compris. Un commis voyageur à la silhouette bien découpée, croisé dans les couloirs de « La Maison », et cela avait suffi. Elle s'était entichée de lui, il avait répondu avec facilité à ses avances.

Ainsi, avant de tomber dans la gaufrette, mon père avait commencé dans la bobine, le fil de lin glacé, les passepoils, et le lit de ma mère. Il aurait fait tout aussi bien d'ailleurs dans le fil que dans les sucreries, mais nos soirées de promotion y auraient perdu leur unique intérêt. En quelques années il laissa tomber les « *Fils du Nord* » pour échapper à leur débâcle et mettre de la distance avec sa belle-famille. Puis, les produits « *Debottée* » si bien représentés dans les moindres épiceries, la maison mère après une promotion rapide au poste de superviseur lui assura le

La Maison

défraiement d'un logement de fonction sur des bases ma foi assez extraordinaires, compte tenu du niveau moyen des loyers provinciaux. Notre vie changea alors du tout au tout, comme l'air des sommets vient vivifier les combes. Nous passâmes des pavillons modestes à de grandes maisons bourgeoises d'un autre âge aux parcs souvent démesurés.

Depuis longtemps délaissées par leurs derniers occupants ces demeures s'accordaient naturellement au caractère de ma mère. Toute sa vie s'était passée derrière ces façades monumentales à l'architecture tarabiscotée, aux balconnets inutiles, aux terrasses inaccessibles bordées de colonnades vieilles ou fermées de frises de briques vernissées et ajourées. Les pelouses étaient militairement coiffées en brosse, les arbres taillés en alignement, les allées menaient à la maison et au fond des parcs on nettoyait les gloriettes. Les oiseaux eux se retenaient de chier sur la terrasse et de chanter avant midi.

Elle appréciait cet étalage de puissance, même décatie. La brutalité de son rang. Celui qui tenait son monde à distance. Une manière comme une autre de se protéger des profiteurs, des parasites, ces mites, qui avaient accablé son père et bouffé la laine sur le dos de la « *Maison des Fils du Nord* ». L'isolement géographique auquel nous condamnaient ces propriétés démesurées y aurait à lui seul largement suffi. Mais les rebellions dynastiques ont ceci de particulier, qu'elles s'arrêtent souvent à la famille et touchent rarement aux principes. Tous, chez elle, tenaient dans l'apparence des choses. La distance n'était donc pas suffisante, il fallait aussi que cela se vît. Aussi raffolait-elle des allées de gravier, des porches aux piliers qui encadraient le seuil, des portes massives ouvrant sur de vastes halls couronnés de galeries qui distribuaient chaque niveau vers des enfilades de pièces dont elle oubliait le nombre comme autant de mondes perdus. Elle s'arrêtait un instant sur le perron puis faisait son entrée. Elle entrait en possession. Le bruit de ses pas rebondissait d'un mur à l'autre sonore, comme si elle essayait de déranger la vie des autres.

La Maison

Moi, j'étouffais. Les papiers peints fanés, aux motifs désuets, décollés aux angles, gardaient l'empreinte d'anciennes présences. Parfois des tentures encore suspendues, humides de moisissure, encombraient mollement les corridors. Les yeux éclairés par une joie fiévreuse, ma mère virevoltait à petits pas pressés d'un coin à l'autre, en battant puérilement des mains : « Mes chéris, mes chéris, c'est magnifique ! Ces plafonds ! Ah, ce hall, ce hall ! Et ces galeries, mes chéris, ces galeries ! C'est magnifique ! Comme je vais être heureuse ici ». Et elle prenait une mine si petite fille, une voix si joyeusement enfantine, elle paraissait si légère et futile, comme celle qui l'avait séduit autrefois, que mon père souriait de bonheur avec l'air de vivre dans une comédie de Stanley Donen.

De « La Maison », demeurait ce goût de marquer le passage symbolique du temps au cours de ses longues journées. Des malles la suivaient, encombrées d'anciennes tenues de sport, de robes de soirée, de réception, de bal, ou de cocktail, qui trahissaient à maints détails le déclassement à l'œuvre. A peine arrivée elle dispensait en valsant dans les garde-robes et les moindres tiroirs des réserves sans cesse renouvelées de paradichlorobenzène, avec l'application d'un agriculteur à ses semailles. « De la neige du Paradis, chantonnait-elle derrière l'émail jauni de ses dents, de la grêle pour les parasites, les bonbons des anges, les billes du bon Dieu qui joue dans les nuages ». C'était sa façon à elle, en protégeant ses étoffes vieillies, de conjurer le temps qui rendait de plus en plus sensible sa déchéance sociale. Pour en retarder un peu l'évidence, elle en avait toujours quelques billes au fond d'une poche. L'odeur l'enveloppait.

Quand le souvenir de ces moments-là resurgit aujourd'hui, je suffoque encore de cette grande folie qui enveloppait nos vies comme un linceul. Folle. Malheureuse et folle ma mère jouait d'une maison à l'autre le simulacre d'une renaissance. Comme l'advenue d'un souffle fragile au bout d'une longue vie d'asphyxie. Dans la tornade des courants d'air camphrés qui l'enveloppaient, une sorte de vieux York la suivait en jappant dans des aigus douloureux, si poilu qu'elle prétendait ne

La Maison

distinguer l'avant de l'arrière que grâce au petit nœud rose qui formait une sorte de palmier au sommet de sa tête. Je ne manifestais aucune familiarité à cette serpillère bruyante craignant de me l'attacher et que ma mère n'en prît prétexte pour établir avec moi un lien dont elle pût jouer, le relâchant ou le serrant à loisir.

Mon père espérait ces moments de félicité maternelle qui soutenaient sa course obstinée vers les sommets de la gaufrette. Il en oubliait l'abattement qui, dans peu de temps, écraserait à nouveau ma mère dont l'esprit battait de plus en plus la campagne et s'égarait sur cette voie d'errance familiale. Il semblait heureusement soulagé, comme un naufragé aperçoit les lumières de la côte. En s'asseyant sur une marche ou appuyé contre le panneau d'une cloison de palissandre, il la regardait et se laissait entraîner par cette extase sous naphtaline. La comédie musicale d'un si puissant bonheur familial n'était pourtant pas plus réelle que ces maisons, pas plus vivante que leurs décors élimés et moisissus qu'ils investissaient régulièrement, mais chacun puisait en l'autre l'illusion de faire survivre un amour ou un rang.

Et puis il y avait moi dont elle ne savait comment se libérer. Je crois bien me souvenir d'ailleurs qu'elle ne me nommait pas et qu'elle ne m'adressait la parole que par injonction « Fais ci... viens-là... à table... laisse ce chien... tais-toi ! tais-toi ! tais-toi ! » Dans l'impossibilité où j'étais de suivre une instruction scolaire régulière, elle me tenait lieu officiellement de précepteur. Autant dire que mon éducation ressemblait à mes jardins, évoluant sans contrainte, au gré de ma liberté.

Mon père aurait bien voulu dans ces moments-là partager avec moi ne serait-ce qu'une exaltation légère. Un petit mouvement du menton semblait quêter un avis ou une approbation que je me gardais bien de lui donner. Je me contentais de le regarder en piochant, dans le sachet que je ne lâchais pas, les dernières créations de la « *Maison Debottée et Fils* ». Je hochais la tête de temps en

La Maison

temps et feignais de sourire lorsque ma mère se laissait aller à me caresser les cheveux en poursuivant, dans la poussière des planchers, sa folle farandole de tragédienne ridicule. C'était sans doute ce côté « Stanley Donen » de la soirée qui nourrissait son désir de complicité. Il n'avancait qu'avec précaution, remettant à plus tard le courage de dévoiler, en confident réservé, quelques-unes des ombres qu'il laissait tous les jours derrière lui quand il reprenait ses tournées.

Mais voilà, je n'avais aucune compassion. C'était comme ça. Je n'avais rien à lui reprocher, mais aucun secours à lui offrir non plus. Spectateur de la énième représentation d'une pièce maintes fois jouée il aurait bien voulu me réserver un strapontin au spectacle. Or, il suffisait de la présence de ma mère pour que je sente combien était pesant l'espace qui l'entourait. Je les connaissais bien ces ombres dont il espérait me parler et qu'il disait laisser derrière lui. J'en étais l'otage quotidien. Elles rôdaient entre les murs moisis de ces demeures, nourrissant la folie de ma mère.

La possibilité d'un foyer comme la perspective de faire une fin au bout d'une marche laborieuse entretenait chez lui l'idée qu'il se faisait d'une famille. « J'aimerais tant partager ça avec ta pauvre mère, pour la tirer de sa mélancolie ». Il en parlait comme d'une mourante de ma « pauvre mère » et me servait la litanie de ses illusions : « Il faut, il faut, insistait-il, qu'elle se refasse une santé dans de longues promenades, au milieu des fleurs, d'un jardin. Je suis sûr qu'elle aimerait cela, les fleurs, se poser sur la terrasse, ne rien faire et profiter du soleil ». Il regardait les bulles qui s'accrochaient le long de son verre, il aurait bien voulu lui aussi remonter à la surface. Des fleurs et de la marche à pied pour guérir une folle... Il y croyait tristement. Puis à la toute fin il ne se parlait plus qu'à lui-même un peu ivre de ses craintes et de l'espoir qu'il avait de les surmonter, plus que de la Blanquette de Limoux qui était censée ramollir les gâteaux.

Ce bonheur garanti, je l'ai vu si souvent disparaître derrière la buée de la vitre arrière de la voiture qu'à cette heure-là, enfoui sous les draps, bien avant le lever du jour, je tardais à me détacher de ce parc aux herbes folles. La journée n'était pas encore très avancée quand je descendis l'escalier

La Maison

comme je l'avais fait presque chaque matin, en me dirigeant vers cet incendie blanc dans l'embrasement de la grande porte où, graduellement, les détails du vieux jardin se précisaient comme dans une ultime mise au point.

Bordée de vasques en fonte rouillées, de statues rhabillées de lichens épais, encombrée par la trace des saisons, l'allée prenait naissance au bas du perron. Elle se perdait sous la nef parfumée des grands charmes, dans un désordre végétal auquel la croissance des arbres et des parterres, libérée de toute contrainte, donnait un caractère primitif et généreux. Elle donnait accès à une ancienne et vaste terrasse dont les labyrinthes de buis avaient depuis longtemps perdu leur géométrie. A son extrémité un garde-corps à balustre de pierre la fermait dans toute sa largeur. Elle dominait une vaste prairie envahie de bouquets de jonc, de pousses d'iris, de massifs de cannes d'ombellifères de l'été passé. On y accédait par un large escalier aux dalles écaillées par le passage des hivers. Des saules et quelques aulnes, dans un repli du paysage, bordaient l'étang noir, invisible de la terrasse. Au matin, seule la légère couche de brouillard, accumulée dans le bas du terrain, le signalait à ceux qui auraient cherché à rejoindre ses berges. Sous un bosquet de saules marsault et de jeunes bouleaux, au débouché du ruisseau qui alimentait l'étang, une minuscule plage de sable blanc se prolongeait par un petit ponton aux planches disjointes et vermoulues.

Au premier matin qui avait suivi notre arrivée, alors que je m'étais glissé jusqu'à ses rives, un bruit régulier d'eau froissée avait attiré mon attention. Un bruit soyeux de tissu agité glissait vers moi en se rapprochant de mon abri. Je m'étais accroupi entre les branches qui dominaient la plage. Elle avançait. Nageant avec douceur son corps nu dessinait comme une ombre blanche à la surface de l'eau. Arrivée aux abords de la plage elle s'était relevée en prenant appui sur ses mains. Elle était jeune je me souviens. Bien plus âgée que moi qui avais à l'époque dix ans. Ce n'était plus une enfant mais dans mes souvenirs elle avait encore toute la légèreté de cet âge. En inclinant le buste

La Maison

elle avait pressé ses cheveux en torsade et en se redressant vivement les avait rejetés sur son dos d'un mouvement sec de la nuque. Elle était fine, je m'en souviens aussi, pas seulement mince. Elle avait le ventre plat, de longues jambes, et ses hanches peu marquées, ses épaules étroites, son visage fragile, presque enfantin, et la délicatesse de ses gestes, donnaient à sa personne une espèce de douceur et de grâce. Elle était si proche. Je pense maintenant que ses seins auraient tenu dans mes mains si j'avais eu idée de les tendre vers elle. Le froid avait saisi et durci leur extrémité. Je me rappelle aujourd'hui encore ses mamelons un peu mauves comme des prunes couvertes de leur voile de buée. Je ne bougeais ni ne respirais. Je n'avais pas idée à cet instant si c'était la vie ou la terreur qui battait à mes poignets. Malgré mon immobilité, et bien que j'eusse fait moins de bruit qu'une mésange qui respirait, elle m'avait deviné. La vie qui reprit dans l'instant, embrasa tout ça. Terrifiée, elle s'était enfuie pour s'évanouir en brassant la surface de l'étang dans de grandes gerbes d'eau. Quand aujourd'hui ma mémoire me ramène en ces lieux, je revois encore précisément le moindre détail de cette rencontre brutalement interrompue, la lumière entre les roseaux, le temps qu'il faisait, son regard, son corps, et je reste, aujourd'hui encore, bouleversé par cette apparition si brève. Durant notre passage je pris l'habitude, quand je n'en pouvais plus d'être écrasé par la maison, de venir ici m'envelopper dans les plis de la végétation abondante qui protégeait ces lieux et dans l'espoir de la voir revenir. En vain.

Ce matin, pour profiter des jours restants avant notre départ, j'étais descendu une dernière fois auprès de cet étang. Après l'allée de gravier, écartant les basses branches des grands charmes, j'avais atteint la terrasse et en quelques bonds survolé les marches de l'escalier pour accéder au bord de l'étang. Le sol de la prairie saturé des pluies de la veille faisait sous mes pas un profond tapis d'herbe, de terre et d'eau. Malgré l'heure avancée la brume s'effiloçait à peine entre les herbes de la prairie. Le soleil en réchauffant cette nature gorgée d'eau avait fait naître ce brouillard

La Maison

qu'il tardait maintenant à disperser. Des gouttes de soleil s'étaient accrochées sous les branches des arbres à l'extrémité des feuilles et depuis l'abri du bosquet de bouleaux et de saules l'étang me paraissait plus noir que jamais. La veille les eaux de ruissellement avaient grossi le petit ruisseau et les moindres fossés qui l'alimentaient. Cet afflux soudain avait remué le fond d'alluvions qui ce matin restaient encore en suspension. Sur la fleur d'un iris une libellule bleue avait piégé un éclat de soleil. J'approchais doucement mon doigt et la soulevais avec délicatesse. Elle resta un moment puis s'envola en grésillant. Immobile, mon doigt tendu dans le rayon de soleil je la suivais des yeux. Tout doucement mais sans la moindre hésitation elle vint se reposer à l'extrémité de mon doigt. Je recommençai ce jeu avec la même douceur plusieurs fois. Assurément je volai longtemps avec elle au-dessus de l'étang.

Depuis quelques semaines j'avais remarqué une grande couleuvre d'Esculape qui croisait avec prudence dans les environs de mon refuge. Elle avançait tout en souplesse sa tête en avant-garde identifiant de sa langue l'odeurs d'une proie ou d'une menace. Je la voyais parfois traverser ce coin de l'étang en zigzagant, fluide à la surface de l'eau et se perdant dans les hautes herbes de la prairie qu'elle dérangeait à peine. Quand elle apparaissait, je m'allongeais pour l'observer, ému d'une si intense douceur.

En l'attendant ce jour-là, accroupi sur la berge et grignotant les dernières gaufrettes que j'avais piochées dans le paquet, je titillais d'une tige de jonc une écrevisse juvénile qui se défendait avec arrogance de ses pinces ouvertes. Le rivage était parsemé de châtaignes d'eau, et frangé d'une ligne de feuilles de saules et de plantes aquatiques pourrissantes, qui marquait la limite du clapot. L'extrémité de quelques larges poteaux d'acacia, placés là pour retenir les berges, dépassaient de la surface de l'étang. Les joncs et les pousses de saules me tenaient dans le nid de leurs tiges. En retournant la dernière gaufrette je lus sur l'une de ses faces : « C'est le Paradis ».

La Maison

C'est le halètement énervé du York qui me fit lever la tête. Cette serpillère s'agitait en tous sens dans des allers-retours incessants et poussait des jappements brefs devant ma mère comme pour lui faire hâter le pas. Semblant craindre l'enlèvement à tout instant, celle-ci n'avancait qu'avec la délicatesse prudente d'un héron. Au milieu des poches de brouillard le chien courait comme une mouche sur de la barbe à papa. Sa tête au nœud rose apparaissait et disparaissait au cœur des herbes méchées de brume, au gré des dépressions du terrain. Ma mère portait un grand chapeau léger en paille de Panama. Les rebords protégeaient ses épaules de la morsure d'un soleil bien inoffensif en ce milieu de printemps et une étole de gaze blanche couvrait son buste. Ses lunettes de soleil papillon étaient la touche de ridicule suffisante pour empêcher la colère de me submerger et me retenir de me précipiter vers elle pour la repousser.

Pour la première fois elle allait faire irruption au cœur de mes jardins et briser une image qui ne s'était donnée qu'à moi. Moins que son arrivée comme par effraction sur cette petite plage, c'est sa présence iconoclaste dans le souvenir que je garderais de ces lieux, et de la rencontre que j'y avais faite, qui me mettait hors de moi. Elle venait marauder dans ma mémoire.

Arrivée en lisière de l'étang, elle s'était assise sur la langue de sable, le dos appuyé contre une vieille souche d'aulne pour s'immerger dans un rayon de soleil. Les poings serrés, sans bouger de ma retraite, je ne doutais pas un instant qu'elle me savait ici, bien avant de m'avoir deviné, bien avant de descendre. Dans ma colère vive, toujours accroupi dans mon nid protecteur et me sachant découvert, je lui lançai : « Ici, c'est chez moi. Vous n'avez pas le droit ! C'est chez moi ici ! Vous entendez ?

– Silence ! Tais-toi » avait-elle fait, laissant trainer de sous son chapeau une voix fatiguée. Et puis après un moment : « Pas maintenant. Dieu me parle ». C'était sa manière à elle de rompre les ponts et d'exiger le calme quand elle était branchée sur les nuages. Mais je m'étais habitué depuis trop longtemps à ses « conversations divines » pour reculer.

La Maison

- C'est chez moi, ici. Et Il ne parle qu'à moi ! Il vous fait dire qu'Il n'a rien à vous dire !
- Il faudra que nous parlions de tout ça avec ton père » avait-elle soufflé sans bouger, en prenant le même ton las qu'on aurait employé dans sa famille pour se plaindre de la maladresse de la bonne.

« Décidément tu es bien irrespectueux.

- Et vous, bafouillai-je...et vous, vous...vous êtes irrespectable ! »

A ce moment-là je ressentis en même temps la crainte de pousser trop loin mon insolence et le plaisir de venger les bonnes.

Ce n'est pourtant pas ce mouvement de révolte qui la fit bondir, mais je me rappelle qu'elle hurla pourtant comme jamais je ne l'avais entendue faire. Elle sautait sur place en tournoyant dans des mouvements désordonnés, agitant ses bras en tous sens et terrorisant le chien qui s'était mis à glapir de plus belle. Je me redressai à demi, assez cependant pour voir que ma couleuvre qui s'était dégagée de la souche où elle paressait au chaud, passait sous la gaze de son étole et glissait avec lenteur le long de son buste.

Elle hurla si fort que je crois bien que, cette fois-ci, Dieu l'entendit. Emportée par l'affolement elle reculait à grands pas vers le centre de l'étang, toujours hurlant et frappant son buste et son étole de grands revers de main pour en chasser le reptile. Elle tomba plusieurs fois à la renverse sous la morsure cruelle des châtaignes d'eau qui lui piquaient les pieds et tournant sur elle-même, reculant encore de terreur, elle glissa sur le fond de l'étang, là où les eaux étaient plus noires et plus profondes. Elle perdit l'équilibre à plusieurs reprises sous l'effet de la panique. Le moindre frôlement d'une canne de roseau ou d'une racine amplifiait brutalement ses convulsions de terreur tandis que la couleuvre nageait doucement vers l'abri de la roselière. A chaque immersion, elle tentait d'attraper mon regard. Presque en apnée également, j'ouvrais et je refermais la bouche, sur

La Maison

le même rythme qu'elle. Tout cela me rappelait ses tourbillons de joie au milieu des ruines. Même si ses yeux n'exprimaient plus maintenant que la peur la plus noire, sans aucun espoir ni aucun sentiment humain, elle avait fini par accrocher les miens. Je n'avais pas bougé. J'étais accroupi sur la berge. Je crois bien n'avoir rien ressenti à ce moment et pourtant je n'étais pas indifférent non plus. Je ne sais plus. Vraiment. Je regardais ma mère se noyer.

La bouche ouverte débordante de lentilles d'eau et de vase, elle avait longuement suffoqué tandis que le chien sur le ponton jappait à s'en déchirer la gorge en sautillant d'un bord à l'autre, puis essayait de descendre dans l'eau avant d'y renoncer au moment de basculer. Je me souviens qu'il était demeuré là ensuite à gémir. Puis il ne resta plus sur l'étang qu'un bouillonnement d'alluvions et de vase sur lequel flottait son étole de gaze blanche. Le ciel qui s'était à nouveau voilé venait de s'ouvrir en deux, et je restai de longs moments allongé, épuisé, les bras en croix à regarder filer les nuages.

Vers midi je repris le chemin de la maison, sans émotion comme par habitude. En me relevant d'entre les branches et les massifs de jonc, je vis la haute silhouette de mon père qui était là immobile au centre de la prairie. Il avait le regard tourné vers l'étole qui faisait comme un pétale immense à la surface de l'eau. Il semblait être là depuis longtemps. Quand je le croisai pour rejoindre l'escalier que je gravis ensuite sans hâte, il ne bougea pas. Je remontai l'allée sous l'ombre apaisante des grands charmes. Tout me paraissait léger. Le ciel était clair maintenant comme après une grande tempête.